

Marie Leprince de Beaumont, une écrivaine normande

Catriona Seth

Citer ce document / Cite this document :

Seth Catriona. Marie Leprince de Beaumont, une écrivaine normande. In: Études Normandes, 65e année, n°1,2016. Normands de plume. pp. 21-29;

doi : <https://doi.org/10.3406/etnor.2016.3794>

https://www.persee.fr/doc/etnor_0014-2158_2016_num_65_1_3794

Ressources associées :

Marie Leprince de Beaumont

Fichier pdf généré le 13/03/2023

Marie Leprince de Beaumont, une écrivaine normande

Catriona Seth

Université de Lorraine
All Souls College, Université d'Oxford

Pour Joëlle et Yvon

Parmi les succès de librairie du XVIII^e siècle, et au-delà, les ouvrages d'une gouvernante rouennaise occupent une place de choix. Ils ont été édités et réédités, traduits, lus, imités dans toute l'Europe et comprennent entre autres la version la plus célèbre du conte *La Belle et la Bête* et une série d'ouvrages éducatifs, les *Magasins*. La gouvernante en question est née le 26 avril 1711 et a été baptisée le lendemain dans l'église Notre-Dame-de-la-Ronde, qui jouxtait l'ancien hôtel de ville de Rouen, au bord de la rue du Gros-Horloge¹. Fille de Jean-Baptiste-Nicolas Leprince, et de Barbe Plantard, elle est prénommée Marie-Barbe. Marie est son prénom habituel². Ses parents sont issus du milieu des artisans éduqués. La lignée paternelle compte des doreurs, sculpteurs et menuisiers qui sont souvent intervenus dans les paroisses normandes.

Le patronyme Leprince allait acquérir un relief nouveau à la génération de Marie grâce à un demi-frère, Jean-Baptiste, artiste reconnu. La pédagogue, quant à elle, signe le plus souvent d'un nom qui ne va pas sans poser quelques problèmes à l'historien : Leprince de Beaumont. On ignore en effet à quoi est due la rallonge à consonance noble³. On ne sait pas non plus avec certitude si Marie Leprince est la mère ou la tante de sa protégée, Élisabeth Grimard, future épouse du chirurgien Moreau, qui aurait passé plusieurs années dans une institution normande⁴, et dont le père est également inconnu.

1 Registre « Baptêmes, mariages, sépultures », Notre-Dame-de-la-Ronde de Rouen (1706-1719), Archives départementales de Seine-Maritime (ADSM) 4E 01975, fol. 43 et 3E 00999, fol. 9.

2 Archives municipales de Lunéville (AC 328, t. 1, RMS, 1737-1739, p. 82 ; minutes notariales, étude Guibal, Maître Thiriet 1718-1765, 8E13, acte 183). Mariage du 25 juin 1737, Saint-Jacques de Lunéville, de la « Musicienne de sa majesté le Roi de Pologne native de Rouen », « Marie Le Prince », avec Claude-Antoine Malter. Voir Geneviève Artigas-Menant, « Les Lumières de Marie Leprince de Beaumont : nouvelles données biographiques », *Dix Huitième Siècle*, n° 36, 2004, p. 296.

3 Geneviève Artigas-Menant (art. cité) relève la signature « A. Beaumont » sur un contrat de Leprince de Beaumont avec le libraire Nourse (Londres, 1752). Pour Patricia Clancy (dans Jean Sgard dir., *Dictionnaire des journalistes*, Oxford, Voltaire Foundation, 1999, t. II, p. 501), « [Marie Leprince] épousa en 1743, à Lunéville, M. J. de Beaumont, dont elle eut une fille unique ; ce mariage fut annulé deux ans plus tard ».

4 Barbara Kaltz indique (Leprince de Beaumont, *Contes et autres écrits*, Barbara Kaltz (éd.), Oxford, Voltaire Foundation, 2000, p. ix) qu'Élisabeth serait née en 1744, fille de « Jeanne-Marie Leprince » et d'Antoine Grimard de Beaumont. Pour Geneviève Artigas-Menant (art. cité, p. 297), c'était la fille des époux Malter-Leprince. Elle cite une fiche de police de

Si la famille de Marie Leprince devait quitter la Normandie – son frère peintre naît à Metz – elle ne perdit jamais le contact avec sa région d'origine. Celle-ci joue un rôle essentiel dans sa formation, dans ses réseaux et dans ses œuvres, malgré ses longs séjours en Lorraine, en Savoie, en Bourgogne et, surtout, en Angleterre. Si elle fait l'objet d'un intérêt croissant de la critique – en témoignent en particulier, après les travaux de Geneviève Artigas-Menant⁵ et de Barbara Kaltz⁶, deux colloques récents, à Nancy et à Augsburg, une table ronde au congrès international des Lumières, la thèse de Ramona Herz sur *Les Américaines*, et un projet en cours entre les Agences nationales de la recherche française et allemande⁷ –, de nombreuses incertitudes demeurent. Geneviève Artigas-Menant écrit à juste titre : « il reste beaucoup de mystères à éclaircir sur ce personnage réellement extraordinaire et trop mal connu⁸ ».

Ernemont, le point de départ

La mère de Marie Leprince meurt de manière accidentelle alors que l'enfant est encore jeune. La famille subit peu après des revers financiers qui expliquent peut-être l'installation du père et d'une partie de la fratrie en Lorraine. Avec sa cadette d'un an, Catherine-Aimée-Rose, Marie Leprince séjourne dans la communauté d'Ernemont entre environ 1725 et 1735. Sa vocation pédagogique y trouve sa confirmation. Congrégation enseignante qui se chargeait de former les filles et les femmes et qui a joué un rôle de premier plan dans le recul de l'illettrisme féminin au sein du diocèse de Rouen, Ernemont est « une académie où l'on formait des maîtresses d'école » selon Leprince de Beaumont. Elle a été fondée en 1690 à Ernemont-sur-Buchy⁹ et a essaimé rapidement dans la région – on dénombre une centaine d'écoles patronnées par l'ordre avant 1789¹⁰.

Le Sacré-Cœur de Jésus d'Ernemont a ouvert sa première école rouennaise dans la paroisse Saint-Patrice vers l'époque de la naissance de Marie Leprince, grâce au soutien de l'archevêque, Claude d'Aubigné, « prélat digne des premiers siècles de l'Église¹¹ », qui se serait entremis pour que la congrégation dispose de locaux et puisse mettre sur pied une école pour former les institutrices.

Les *Lettres diverses et critiques*, publiées par l'écrivaine à Nancy en 1750, apportent un témoignage sur l'institution : « Il se trouve quelques Maisons où l'on élève parfaitement les personnes destinées à instruire. L'une de ces Maisons est celle des filles d'Ernemont, établie à Rouen, qu'on peut appeler à juste titre un excellent séminaire ». Elle est tenue par les « maîtresses des écoles gratuites et charitables et hospitalières », sœurs du

1751 : « [Leprince de Beaumont] est venue à Rouen pour retirer une petite fille de six ans qu'elle avait aux Enfants Trouvés qu'elle a eue de Malter et qu'elle a ramené en Angleterre ».

5 Voir, outre l'article déjà cité : « La vulgarisation scientifique dans *Le Nouveau Magasin français* de M^{me} Leprince de Beaumont », *Revue d'histoire des sciences*, 1991, p. 343-357 ; « La médecine dans *Le Nouveau Magasin français* », *La médecine du peuple de Tissot à Raspail*, Daniel Teyssière (dir.), Créteil, Archives départementales, 1995, p. 25-37.

6 Barbara Kaltz, *Contes et autres récits*, op. cit.

7 Le projet EDULUM financé par l'Agence nationale de la recherche (ANR) et la *Deutsche Forschungsgemeinschaft* (DFG).

8 Geneviève Artigas-Menant, *Lumières clandestines. Les papiers de Thomas Pichon*, Paris, Champion, 2001, p. 54.

9 Une fondation antérieure une dizaine d'années plus tôt à Darnétal est parfois évoquée.

10 Jean-Patrick Latrobe, *Contribution à l'enseignement au XVIII^e siècle : les écoles des sœurs d'Ernemont*, maîtrise d'h.stoire, André Corvisier (dir.), Université de Rouen, 1976, passim. Nous n'avons pas pu consulter l'opuscule du chanoine R. Bertin, *La première-née du Sacré-Cœur. La Congrégation du Sacré-Cœur d'Ernemont*, Rouen, s. d.

11 *Instructions pour les jeunes dames qui entrent dans le monde, se marient, leurs devoirs dans cet état et envers leurs enfants*, Paris, Desaint et Saillant, 1764, t. IV, p. 194.

Sacré Cœur de Jésus ou des Écoles chrétiennes, parfois surnommées « sœurs capotes » à cause de leur tenue. Celles-ci prononcent des vœux simples dont elles peuvent être relevées par un évêque, ce qui leur permet alors de se marier. Elles peuvent aussi hériter et aucune dot n'est exigée à l'entrée. Recrutées dans des milieux divers, les sœurs « font à peu près pour les petites filles ce que les Frères de S[aint] Yon font pour les jeunes garçons » selon une publication du milieu du XVIII^e siècle. Le modèle salésien paraît avoir été essentiel. Il s'agit d'inculquer aux élèves la doctrine chrétienne, de leur apprendre à lire, à écrire, à calculer. La congrégation a pour but de former les femmes. La mixité est interdite même dans les écoles enfantines. En revanche, les femmes adultes, quelle que soit leur paroisse, peuvent assister aux cours dispensés dix mois par an, les jours ouvrables, sauf le jeudi.

Le modèle est unique : les fondements de l'ordre « ont été jetés depuis quelques années à Rouen par les soins de plusieurs Dames de piété » mais « leurs Supérieurs ne paraissent pas vouloir [les] étendre au-delà des bornes du Diocèse de Rouen¹² ».

Dans ses œuvres, par l'entremise de son alter ego, la gouvernante « Bonne », Leprince de Beaumont livre des souvenirs sur Ernemont, les individus qu'elle y a croisés et les leçons qu'elle y a apprises. Les *Instructions pour les jeunes dames* célèbrent ainsi la présidente « d'Ambré » (Dambray), « femme par le cœur et homme par l'esprit¹³ », Marie Beaudoin (qui mourra en 1731), fille et veuve d'un magistrat¹⁴, l'administratrice laïque. Selon Latrobe : « Elle s'occupa très activement des affaires de la communauté, écrivant des lettres aux paroisses, faisant des donations, en sollicitant aussi sans doute¹⁵ ». Elle avait perdu son fils et faisait de la communauté le centre de ses occupations. Leprince de Beaumont lui rend un hommage appuyé :

La Présidente pour s'instruire à fond de tout ce qui regardait les écoles, s'assujettit à passer la moitié de sa vie dans les classes publiques. Elle notait sur un côté de ses tablettes tout ce qu'elle approuvait, et de l'autre tout ce qu'elle ne trouvait pas bon. Le soir elle méditait sur ce qu'elle avait vu, et cherchait les moyens de remédier aux inconvénients qu'elle avait remarqués. Ce fut après plusieurs années de l'examen le plus exact, qu'elle forma une règle d'école qu'on peut regarder comme un chef-d'œuvre en ce genre. Elle ne se contenta pas d'avoir mis cette règle par écrit, elle se clouait, pour ainsi dire, dans la communauté dont elle était chargée, faisait pratiquer sous ses yeux tout ce qu'elle commandait et ne se décourageait point par l'incapacité des sœurs qui avec toute la meilleure volonté étaient ou stupides, ou ignorantes, ou indolentes, ou si vives qu'elles l'impatientaient. Il y en avait même plusieurs qui lisaient fort mal, et à qui elle se donna la peine d'enseigner à lire comme il faut. Sa charité vint à bout de tous ces obstacles, et il ne vous est pas possible, Mesdames, de vous les figurer tels qu'ils sont¹⁶.

Ailleurs Leprince de Beaumont dit que M^{me} Dambray a fait d'Ernemont « une pépinière d'où sortent d'excellentes maîtresses¹⁷ ».

12 Toussaint Du Plessis, *Description géographique et historique de la Haute-Normandie*, Paris, Nyon, Didot, Giffart et Nyon fils, 1740, t. II, p. 131.

13 *Instructions pour les jeunes dames*, *op. cit.*, t. IV, p. 206.

14 Jean-Henri Dambray (mort à 35 ans en 1706), conseiller du roi en ses conseils, président à mortier au Parlement de Normandie.

15 Jean Patrick Latrobe, *op. cit.*, p. 36.

16 *Instructions pour les jeunes dames*, *op. cit.*, p. 210.

17 *Lettres diverses et critiques*, Nancy, Henri Thomas, 1750, t. II, p. 83-84.

Dans le *Magasin des adolescentes*, « M^{lle} Bonne » évoque longuement l'institution et s'attarde sur l'autre dame pieuse qui en a été l'un des piliers, M^{me} Du Plessis Puchot¹⁸, qui devient une sorte d'*exemplum* moderne offert aux jeunes élèves fictives et dont elle conte la vie familiale avec ses enfants, le fils dissolu qui devient aveugle et se range, les filles, M^{lle} Du Plessis, M^{lle} d'Enfreville et M^{lle} Puchot « toutes trois mortes du pourpre, c'est-à-dire d'une maladie très commune à Rouen, qui est plus dangereuse pour les personnes fortes et robustes que pour les délicates¹⁹ », et, surtout, l'histoire édifiante au service de la religion. « Bonne » dit avoir eu à remettre au propre les notes de la dame après sa mort en ajoutant, ce qui fournit un effet de réel, qu'elle écrivait comme un chat. En outre : « dans le temps où j'ai eu le bonheur de vivre avec cette Dame, j'ai souvent pris la liberté de lui faire des questions sur les événements de sa vie ; j'ai consulté les personnes avec lesquelles elle a vécu, et c'est de tout cela réuni que je me servirai un jour pour écrire sa vie de manière plus complète ». Si l'ancienne d'Ernemont n'a pas rédigé la vie de la pieuse M^{me} Duplessis, son récit au sein de cette œuvre écrite des années plus tard témoigne de sa fidélité à celle à propos de laquelle elle écrit : « J'ai succédé dans le cœur de M^{me} du Plessis à cette fille [la dernière qui lui restait] qu'elle avait tant aimée : je lui ressemblais en laid ; elle me connut deux mois après l'avoir perdue, et sa douleur fut flattée de pouvoir se représenter une image imparfaite de celle qui lui avait été ravie²⁰ ». Le supérieur religieux préposé à la formation des maîtresses du temps de Marie Leprince, est un Breton, l'abbé Blain, mort en 1735²¹, qu'elle évoque dans le *Magasin des jeunes dames*. Elle le décrit comme un grand prédicateur mais qui ne recherchait pas l'estime publique et qui se jeta avec zèle dans la tâche pédagogique qui lui avait été confiée, même s'il n'y avait pas de gloire à en tirer.

Leprince de Beaumont rappelle que la matière première à former pouvait paraître peu reluisante : des filles de la campagne, « grossières pour la plupart, qui apportaient une prononciation insupportable, une ignorance crasse, une grossièreté rebutante ». Appelée elle-même, dit M^{lle} Bonne, à leur enseigner tout sauf la religion, « j'avais sué sang et eau pour leur apprendre à lire, à écrire, l'arithmétique, à bien s'énoncer en public dès qu'elles étaient formées, il m'en arrivait une autre bande, c'était à recommencer ». Elle évoque son désespoir face à ces efforts qu'elle avait du mal à faire²².

Le séjour à Ernemont a donné à Marie Leprince une expérience hors normes alors même qu'elle a été, dès l'enfance, attirée par les fonctions d'éducatrice. L'*Éducation complète* l'affirme : « Frères, et sœurs, domestiques, compagnes, tout m'était bon, pour enseigner ce que je savais déjà ou ce que je désirais d'apprendre, car j'étais convaincue dès lors qu'on s'inculque avec facilité ce que l'on montre aux autres. » Avec « la vocation », essentielle, et les « talents acquis », elle considère comme nécessaire, chez un bon maître, de « trouver du plaisir à enseigner²³ ». Découvrant, « avec ravissement », l'existence de l'institution d'Ernemont, l'adolescente se serait empressée d'y « voler ». Elle y a vu une pédagogie active à l'œuvre et s'en est inspirée : « ce fut dans cette école que je joignis au goût de

18 On trouve aussi Duplessis.

19 *Instructions pour les jeunes dames*, op. cit., p. 125.

20 *Ibid.*, p. 128.

21 Pour Jean-Patrick Latrobe : « Il prit une grande part à la rédaction des règlements et à l'organisation de la communauté, si bien qu'il passe parfois à tort pour son fondateur » (op. cit., p. 36). Blain a légué ses livres au Sacré-Cœur d'Ernemont selon les *Cahiers lassalliens*, n° 44, 1999, p. 49.

22 M^{lle} Bonne explique son départ d'Ernemont : « Ma faible vertu succomba sous ce poids, j'abandonnai tout, et une personne du mérite de Madame d'Ambré a dévoré jusqu'à la mort tout ce que ces exercices avaient de rebutant. Quelle gloire pour elle, quelle honte pour moi ! »

23 « Préface », *Éducation complète, Contes et autres écrits*, op. cit., p. 99-101.

l'éducation les talents nécessaires pour y réussir. » Elle fait siennes certaines pratiques de l'institution, comme le refus de la violence : « Dans la Maison où j'ai été élevée, il est expressément défendu de frapper les Écolières ; la Maîtresse qui a manqué à ce point, doit à genoux demander pardon à ses Écolières²⁴. » Elle a aussi été influencée sans aucun doute par le refus du mysticisme et une approche pragmatique de la religion comme de la psychologie enfantine dans cette « communauté fervente » où elle a passé « dix ans avec des saints²⁵ ». Elle est partie, « infidèle à [s]a vocation » et n'a, si nous pouvons en croire M^{lle} Bonne dans le *Magasin des jeunes dames*, « jamais passé un jour sans regretter cette maison²⁶ », ce qui explique peut-être la reconnaissance dont l'auteure fait preuve par œuvre interposée et, en particulier, l'hommage appuyé à M^{me} Du Plessis.

La Normandie et les réseaux

Pendant ses années rouennaises, Marie Leprince ne vit pas repliée sur elle-même, mais a dû fréquenter la société érudite de la ville normande. Elle entretient des liens par la suite avec des compatriotes comme Claude-Nicolas Le Cat²⁷ ou l'abbé Antoine Yart²⁸, dont elle reproduit des textes dans *Le Nouveau Magasin françois*²⁹, le journal qu'elle a fondé – le numéro de janvier 1750 ouvre ainsi avec une « Dissertation sur les polypes d'eau douce » que Le Cat a prononcée dans une séance de la jeune académie de Rouen. Elle reproduit plus tard un échange scientifique important entre Le Cat et Voltaire. Leprince de Beaumont participe ainsi à la diffusion dans l'Europe entière, via Londres, puis Rouen³⁰ de travaux de chercheurs éclairés. Figurent aussi dans le périodique des vers de Fontenelle ou de Du Bocage, des propos de Jean Saas « de l'Académie de Rouen ». De toute évidence l'écrivaine, qui remplit aussi ses pages avec ses propres œuvres, a un contact qui lui transmet les travaux des académiciens normands.

Figure 1. Table du *Nouveau Magasin françois ou Bibliothèque instructive et amusante*, janvier 1750.

I. Dissertation sur les Polypes d'eau douce, par Monf. Le Cat. Prononcée dans une des Séances de l'Académie Royale des Sciences de Rouen.	IV. Dialogue entre Minette & son Maître, au sujet d'un Livre intitulé l'Art de plaire à tout le Monde.
II. Observation d'une nouvelle membrane, qui ferme la prunelle de l'Oeil du fœtus, par M. A. Haller, Conseiller Aulique, Médecin du Roy, Professeur Ordinaire à Göttingue, & Membre de la S. R. de Londres.	V. La Force de l'Amitié, par Madame de Beaumont.
III. Ariftomene, Tragédie. Par M. Marmontel ; avec des Reflexions Critiques sur cette Tragédie.	VI. Mémoire Historique sur l'Origine des Huns & des Turcs. Addressé à Mr. Tanevot, par M. De Guignes.
	VII. Epigramme.
	VIII. Nouvelles Litteraires. Où l'on rend compte des Livres Anglois, publiés dans le cours du Mois de Janvier 1750.

24 *Lettres diverses et critiques*, op. cit., p. 97.

25 *Revue d'histoire littéraire de France*, n° 13, 1906, p. 346.

26 *Magasin des jeunes dames*, Paris, Billois, 1811, t. III, p. 234.

27 Le Cat (1700-1768), célèbre médecin, est l'un des piliers de l'académie de Rouen.

28 Antoine Yart (1710-1791) est un ecclésiastique et académicien rouennais, intéressé en particulier par la poésie anglaise.

29 Voir Patricia Clancy dans le *Dictionnaire des journaux*, t. II, p. 914-915.

30 Leprince de Beaumont fit réimprimer les 14 premiers numéros du *Nouveau Magasin françois* par un libraire de Rouen. Voir le *Dictionnaire des journalistes*, op. cit., p. 631.

« Madame le Prince de notre ville de Rouen³¹ » (désignée par son seul patronyme de naissance) voit une autre femme écrivain normande, Anne-Marie Du Bocage, lorsque celle-ci se rend à Londres en 1750. Cela nous vaut une mention de la rencontre dans les *Lettres* de la voyageuse qui salue ses « très bons *Traités* pour l'éducation des jeunes personnes » et leur mise en pratique réussie. La pédagogue a de la famille à Rouen, dont un frère, premier musicien du concert, une sœur qui, selon sa fiche de police, « a autant d'esprit qu'elle³² ». Elle se considère comme rouennaise. En témoigne une lettre qu'elle adresse à cette académie de Rouen dont certains travaux ont fait le fonds de son périodique une douzaine d'années plus tôt, pour demander son intégration à l'auguste compagnie. Aucune femme n'en est alors membre. C'est donc un coup de force que sa longue missive du 20 octobre 1762. Elle y demande, au nom de ce qu'elle appelle déjà, en des termes qui nous sont familiers, la « science de l'éducation », son intégration à l'illustre compagnie :

S'il est vrai que L'art d'éduquer Soit le premier de tous les arts, S'il est vrai que mes ouvrages ont perfectionnés cet art, j'en demande le prix par ma reception dans l'academie destinée a protéger les arts dans ma patrie, ou je demande (ce qui est equivalent pour moi) un refus motivé, cest a dire une declaration par rapport a mes ouvrages qui marque que j'ai manqué mon but en écrivant car alors le refus tombera sur mes talents et non Sur l'art que j'exerce³³.

Sa requête est double : elle entend être reconnue, mais elle cherche aussi à faire reconnaître la pédagogie au même rang que d'autres activités comme la géométrie ou les belles-lettres. Si sa demande, rehaussée de citations des critiques qui ont salué ses œuvres, est restée lettre morte, il est clair que ses écrits vivants sur la formation des institutrices en particulier ont eu une influence considérable, mais aussi que son opinion, selon laquelle l'éducation serait « le plus nécessaire, le plus noble », mais aussi « le plus mal exercé [et] le plus méprisé » de tous les métiers³⁴, comme elle l'indique ailleurs, traduit des préoccupations proches de celles de certains philosophes de son temps, comme du nôtre.

La Normandie dans les œuvres

Si « M^{lle} Bonne » se fait souvent le porte-voix de l'expérience de sa créatrice, en particulier pour ce qui est de sa formation de pédagogue, il y a aussi des traces de la Normandie ailleurs dans ses œuvres. On pourrait en relever ici ou là, par exemple dans les *Magasins*, où tel ou tel point contextuel est appliqué à la Normandie, mais il y a aussi des épisodes qui prennent pour cadre la région d'origine de Marie Leprince. Je voudrais prendre un exemple un peu inattendu dans le premier ouvrage de l'auteure. Après son départ de Normandie, Marie Leprince a été chanteuse à la cour de Stanislas. Elle ne fait son entrée dans le monde des lettres qu'en 1748, alors qu'elle est plus proche

31 *Recueil des œuvres* de M^{lle} Du Bocage, Lyon, Perisse, 1762, t. III, p. 47.

32 Fiche de police, novembre 1750 (*Dictionnaire des journalistes*, *op. cit.*, p. 629).

33 Bibliothèque municipale de Rouen (BMR), ms. Acad. C28. Lettre inédite, en cours de publication par nos soins.

34 « Avertissement » de *l'Éducation complete* dans *Contes et autres écrits*, *op. cit.*, p. 97.

de 40 que de 30 ans, avec un roman imprimé à Nancy³⁵, dédié au duc de Lorraine, et signé « Leprince D.B. », *Le Triomphe de la Vérité*³⁶. La romancière débutante, qui se dit « appliquée par goût, autant que par nécessité, à l'éducation des jeunes gens », livre le récit d'une éducation négative dans laquelle un jeune homme découvre la foi catholique. Elle met en évidence l'importance de l'expérience et la nécessaire adéquation entre les savoirs dispensés et l'âge de l'enfant. Un épisode se déroule en Normandie. Le jeune La Villete, le héros, se rend auprès d'un parent à Rouen, M. de Couci, un homme cultivé et intelligent mais qui pratique la « religion prétendue réformée ». Il va, pour le plus grand bonheur de La Villete, abjurer le protestantisme. Couci emmène sa parentèle au bord de la mer : son frère, qu'il craignait disparu, rentre d'un long voyage. À Dieppe, La Villete a l'occasion de monter à bord d'un navire. Si « la mer était unie comme une glace », une tempête violente arrive subitement. La seule perspective de salut est d'emprunter une chaloupe en espérant arriver sur la rive où se trouve assemblée une foule importante. Un jésuite, le père Cauville, se fait attacher par une corde que retiennent huit hommes et s'avance courageusement dans la mer pour donner l'absolution aux malheureux en les exhortant « à haute voix à implorer la miséricorde de Dieu ». La scène, dans le roman, est racontée avec vivacité. La mère du jeune homme frappe par sa résignation et son affection pour son fils. Au moment où la barque dans laquelle ils se trouvent sombre, elle périt, ainsi que tous les « infortunés parents » de La Villete. C'est l'occasion pour l'orphelin de mettre à l'épreuve sa foi et de comprendre qu'il doit reconnaître et gloire à Dieu malgré ce qui lui arrive.

Le récit se fonde sur un fait divers tragique arrivé quelques décennies plus tôt. On en trouve des traces dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de la ville de Dieppe*³⁷, publiés en 1878, à Dieppe, Rouen et Paris, par Hardy, d'après un manuscrit du père Michel-Claude Guibert (1697-1784), qui était vivant au moment du naufrage dont l'ouvrage de Leprince de Beaumont se fait l'écho. Le 14 février 1714, trop tôt donc pour que la romancière en ait gardé un souvenir personnel, un navire de 300 tonneaux, la *Reine des Indes*, commandé par le capitaine Le Ber, arriva des îles d'Amérique et se mit en rade de Dieppe, attendant une marée favorable pour entrer au port. « Il faisait eau, dès qu'il arriva, et on envoya vingt hommes pour soulager l'équipage qui était de trente et ne pouvait suffire à la pompe. » Le 16, une tempête de vent d'ouest s'éleva. Le navire fut battu pendant 24 heures avant d'échouer devant la ville vers trois heures de l'après-midi. « On avait donné signal à l'équipage de gagner vers la jetée dans l'espérance de sauver plus de marchandises. Le navire aborda terre vis-à-vis la porte Sailly. Dès qu'il toucha, le père Cauville, jésuite, donna une absolution générale à tout l'équipage ; et lorsqu'il fut à moitié brisé, il eut la hardiesse d'approcher des débris pour consoler ceux qui y étaient embarrassés et ne pouvaient éviter la mort. » Dix heures plus tard, à marée basse, il ne restait plus grand-chose. Capitaine, équipage et secouristes, tous Dieppois, payèrent un lourd tribut. Il n'y eut que peu de rescapés. « Ce malheur était d'autant plus sensible, qu'il y avait sur le rivage bien des gens qui voyaient périr leurs parents et amis, sans pouvoir les secourir. »

35 Leprince de Beaumont publie de son vivant plusieurs autres romans qui connaissent un succès inégal, ainsi que des contes moraux.

36 Ouvrage en cours de réédition dans le cadre d'un travail collaboratif d'étudiants de master 2 recherche de l'université de Lorraine, au sein du projet ANR-DFG EDULUM.

37 L'évocation de la tragédie figure pour l'essentiel aux p. 345-346 parmi les « événements maritimes ».

La narration de Leprince de Beaumont rejoint sur plusieurs points celle de l'historien dieppois. L'un et l'autre insistent sur l'arrivée de la tempête, sur le courage des matelots et de l'abbé Cauville, sur la présence des habitants de la ville sur le rivage qui assistent, impuissants, au désastre. La lecture que propose la romancière met en évidence l'importance du rôle de l'ecclésiastique et laisse supposer que son action lui a valu une certaine célébrité locale, ce qui expliquerait son inclusion dans l'œuvre. Comme il s'agit d'un roman, elle peut se permettre de faire déjeuner à bord du bateau son héros et les siens et faire de la mort de la mère du jeune La Villete un épisode touchant tout en négligeant les questions économiques, essentielles dans le récit de l'érudit local. Si l'un a pu avoir une connaissance directe de cette tragédie, qui a dû marquer la ville portuaire, l'autre doit avoir appris des détails sur l'événement par la circulation orale d'anecdotes mémorables de sa province. Au lieu d'inventer de toutes pièces une péripétie pour son intrigue, elle choisit de rendre hommage à un compatriote dont elle admire clairement la foi et le courage.

Si *Le Triomphe de la Vérité* n'a pas été un *bestseller*, Leprince de Beaumont tient à cette œuvre qu'elle inclut en pièces détachées dans le *Nouveau Magasin français*, et qu'elle considère comme d'une valeur bien supérieure à celle de sa *Lettre en réponse à l'année merveilleuse*, qu'on s'arracha dans les mois qui suivirent la parution de son premier roman :

Mon premier Ouvrage ne fut que bon : aussi appréhendai-je longtemps qu'il ne passât chez l'épicier³⁸. Enfin, par une exception à la règle, il fut vendu au bout de trois ans. Le second fut frivole : il fut enlevé, et quinze jours après l'impression, il en restait à peine un exemplaire³⁹.

Leprince de Beaumont est devenue célèbre grâce à la série d'ouvrages publiée à partir de 1756, les *Magasins*, qui lui vaudront, sous la plume de Voltaire, le surnom mi-amusé, mi-critique de « magasinnière⁴⁰ ». Le *Magasin des enfants* inaugure l'ensemble. L'auteure, qui tire toujours le diable par la queue, bénéficie d'un patronage de la cour de Russie pour le faire paraître. Le livre, qui est dédié à un futur tsar, Paul Petrovitch, petit-fils de Pierre Le Grand, sera suivi par d'autres, le *Magasin des adolescentes* (1760), les *Instructions pour les jeunes dames, qui entrent dans le Monde, se marient : leurs devoirs dans cet état, et envers leurs enfants* (1764), le *Magasin des pauvres, artisans, domestiques et gens de la campagne* (1767), le *Mentor moderne, ou Instructions pour les garçons et pour ceux qui les élèvent* (1772-1773) et finalement le *Magasin des dévotes* (1779).

Si nous connaissons certains épisodes de la vie à Londres de Marie Leprince de Beaumont, qui y publie ses principaux ouvrages et y éduque des jeunes femmes de la haute société⁴¹, nous ne savons pas ce qui motive son départ soudain pour la Savoie, ni ce qu'elle fait pendant les dernières années de sa vie. Elle semble avoir un temps été l'éducatrice des filles Bertier de Sauvigny⁴². Elle est peut-être morte à Paris, du côté de

38 Les feuilles des invendus étaient utilisées comme emballages par les épiciers.

39 Préface du *Nouveau Magasin français*, citée d'après Barbara Kaltz, *Contes et autres récits*, *op. cit.*, p. 1.

40 Lettre à Jacob Vernes, 4 septembre 1768, D15202.

41 Voir Patricia Clancy, « A French writer and educator in England: Madame Leprince de Beaumont », *Studies on Voltaire*, n° 201, 1982, p. 195-208.

42 Voir Françoise Martin, « Les Bertier de Sauvigny, intendants de Paris et la culture de leur temps », *État et société en France aux XVIII^e et XIX^e siècles. Mélanges offerts à Yves Durand*, Paris, PUPS, 2000, p. 388. Leprince de Beaumont touche en 1771 1 404 livres pour l'éducation des aînées des Bertier de Sauvigny et séjourne à Sauvigny en juin puis en août 1774.

la rue Popincourt où habite son frère le peintre, mais la date et le lieu de son décès ne sont pas connus avec certitude.

Une chose reste sûre. Parmi les éléments qui mettent à part le discours pédagogique de Marie Leprince, il y a le rôle direct qu'elle joue, dans ses œuvres les plus connues, les *Magasins*, sous les traits de « Mademoiselle Bonne », la gouvernante qui reprend ses élèves et les instruit avec bienveillance, parfois en prenant appui sur sa propre expérience. On trouve ainsi des allusions à sa formation à Rouen et à des individus qu'elle a croisés ou à des expériences qui furent siennes. Ces traits autobiographiques sont éclairants pour nous. Ils donnent aussi une vivacité au propos. Ils témoignent de l'enracinement normand de celle qui passa pourtant le plus clair de sa vie ailleurs.